

La peine de lire

Un article d'An-Nahar, un quotidien beyrouthin, repris par *Courrier international* (n°978), nous transporte dans un tribunal turc où les juges tiennent un étrange langage et prononcent de pittoresques sentences. Pour les peines n'excédant pas trois ans de réclusion, la législation turque autorise le juge à surseoir à la peine de prison et à condamner l'accusé à... l'obligation de lire. Oui, vous avez bien lu : condamné à lire. Variante à cette peine : un travail d'intérêt général comme celui qui consiste à faire le ménage dans une bibliothèque publique.

Ces peines «culturelles», exceptionnelles évidemment, ne suffisent pas à humaniser tout à fait la justice turque, connue pour les sanctions impitoyables prononcées contre les écrivains et les intellectuels pour avoir simplement fait usage de la liberté de pensée et d'expression. C'est le cas de Pinar Selek, entre autres.

Les autorités reprochent à cette jeune sociologue, pleine de mordant et d'idéalisme, d'avoir, en réalité, fait usage de sa liberté de recherche en tant qu'universitaire et essayiste pour rédiger un ouvrage sur la question kurde.

Comme, même devant les pires sévices, elle refusa de révéler ses sources, il fallut, selon de vieilles

ficelles policières, lui glisser quelque chose d'illicite dans la poche pour la confondre. On déposa dare-dare des «indices» pour l'accabler de complicité dans un «attentat» qui n'en était pas un.

Une explosion ayant ravagé le bazar d'Istanbul en 1998 lui fut tout simplement attribuée. Ni plus ni moins. Manque de pot, une commission d'experts conclut à un accident. Une bouteille de gaz était à l'origine de l'explosion. Cette conclusion a confondu les autorités qui ont été obligées de libérer la jeune sociologue et ses co-accusés après deux ans et demi de détention. Depuis 11 ans la justice continue à la harceler.

Ce n'est pas l'exception, hélas ! Combien de partis politiques sont-ils interdits par cette même justice ? Que dire de ces dix enfants mineurs qui demeurent en prison. «Le» délit ? Soupçonnés sans preuve d'avoir jeté des pierres aux policiers pendant une manifestation du Parti des travailleurs du Kurdistan (PPK), ils ont été condamnés. C'est que la loi antiterroriste, sur laquelle les juges se sont basés, considère aussi les gosses comme des criminels. Que dire encore des procès à répétition intentés contre l'écrivain Nadim Gürsel dont on a évoqué le cas ici même il y a quelque temps ? Que dire enfin de tous ces procès d'anonymes qui font l'ordinaire

d'une justice qui broie des individus sans coup férir ?

Mais il y a cette autre face, et elle est plus plaisante. Alparslan Yigit a pris, un soir, une cuite et fait du tapage dans sa bonne ville de Yozgart, dans le centre de la Turquie. Il a eu l'honneur d'être, en 2006, le premier condamné dont la peine a été commuée en obligation de lire. La peine a été appliquée de la façon suivante : une heure et demie de lecture par jour sous la surveillance de la police.

Le condamné à lire ne prend pas la chose du bon côté, c'est tout juste s'il ne préfère pas la prison. Il avait peur que les «gens» ne se moquent de lui car «pour moi, lire, c'était comme faire la vaisselle à la maison». Il avoue avoir été tellement perturbé par la drôle de sanction qu'il s'est enfui pendant six mois. Mais il revient pour accomplir sa peine. «Au début, c'était horrible, confie-t-il. J'avais l'impression qu'on me torturait et que tous les habitants de la ville m'observaient et se moquaient de moi.» Comme il se doit, et pour tricher avec cette torture qu'est le devoir d'avalier un livre, il ne lisait pas vraiment. Il faisait semblant. Mais on le prévient très vite que le juge allait l'interroger sur le contenu des livres qu'il était censé lire. N'ayant pas le choix, il s'y est mis réellement.

Alparslan Yigit a «purgé» sa peine et il traîne

depuis le regret d'avoir été obligé de sortir la tête basse. N'était-ce l'impossibilité de trouver du travail à cause de l'inscription au casier judiciaire, il aurait préféré la prison plutôt que l'obligation de lire qui l'expose, dit-il, aux moqueries : «Les gens rient encore dans mon dos.» La prison ? «J'en serais sorti la tête haute et j'aurais été fier de retrouver mes amis au café.»

Hayretin G., un habitant de la ville de Diyarbakir, vigile dans une échoppe de son état, a battu Ayse, sa femme, pendant une vingtaine d'années. Il s'est remarié et fait installer sa deuxième épouse dans sa maison. Ayse proteste. Il la tabasse.

Dans la foulée, il cogne aussi leur fils de dix ans. Le juge accorde à Hayretin G. la liberté conditionnelle à condition qu'il offre chaque semaine, pendant cinq mois, des fleurs à sa femme et que, pendant la même période, il lise un livre par mois. Le tribunal précise que les livres assignés doivent porter sur «les rapports familiaux et l'éducation des enfants».

Mais Hayretin G., qui a le sens de l'honneur très développé, ne l'entend pas de cette oreille. «Le tribunal, s'empare-t-il, ne trouve rien de mieux à faire que de m'humilier aux yeux des habitants de Diyarbakir avec cette peine de fleurs.

J'ai déjà fait de la pri-



Par Arezki Metref
arezkimetref@free.fr

son, mais jamais je ne supporterai le ridicule d'offrir des fleurs».

Omer Durman a eu le geste de trop. Se disputant avec sa femme Aynur dans la rue, à Saraykoy en Anatolie, il la gifle. Elle porte plainte. Le juge le condamne à prendre une carte à la bibliothèque municipale. Il aurait commencé par la lecture de *Guerre et paix* de Tolstoï.

L'histoire ne dit pas comment les juges choisissent les livres et s'ils les ont lus eux-mêmes. Forcément, a priori, puisqu'ils interrogent les condamnés sur le contenu des livres.

A moins qu'ils procèdent comme les animateurs télé qui, souvent, se contentent de fiches de lecture élaborées par des collaborateurs.

A. M.

Le Soir sur Internet :
<http://www.lesoirdalgerie.com>
E-mail :
info@lesoirdalgerie.com

POUSSE AVEC EUX !

Par Hakim Laâlam

laalamh@yahoo.fr
laalamhakim@hotmail.com
hlaalam@gmail.com



Jamais sans mes cruches !

Assassinat de 23 militaires algériens à Tipasa. Avant de me prononcer, j'attends la version...

... du général Buchwalter !

Il est des phrases qui marquent de manière indélébile un été. Et l'été 2009 vient d'avoir sa phrase. Elle a été prononcée à l'occasion de l'assemblée générale constitutive de l'ONG présidentielle «Mouvement des générations libres». Elle est l'œuvre de celui qui a été auto-désigné numéro un de cette ONG, Mourad Sassi : «Notre mouvement aujourd'hui est l'aboutissement logique de la koula.» Renseignement pris, il n'y a aucun risque d'erreur ou de mauvaise interprétation des propos du monsieur. Il parlait bien de la cruche. L'ustensile connu de tous et servant à contenir du liquide. Passé le premier moment de stupeur non feinte, vous respirez un bon coup, vous relisez plus attentivement les comptes rendus de presse, vous vérifiez votre pression artérielle à défaut de pouvoir vérifier celle de l'auteur de la phrase, et vous vous servez une bonne rasade de ce que vous voulez pour tenir le coup. El-Koula ???? Kess'kecé que ce truc ? Et que vient faire une cruche dans une organisation non gouvernementale au service du chef suprême de ce gouvernement ? Malgré la chaleur et la moiteur, vous vous forcez à aller fouiller dans les archives poussiéreuses des comités de soutien aux nombreuses candidatures d'Abdekka, espérant au

fond de vous-même y trouver trace de cette fameuse cruche ou d'une histoire dans laquelle la cruche jouerait le premier rôle. Au bout de longues heures de recherche, rien ! Point de cruche ! Ni cruche ni autre ustensile lui ressemblant ou servant au même usage. J'ai bien tenté alors de joindre Si Mourad au téléphone, mais le standard de la Présidence me redirigeait automatiquement vers celui du ministère de la Justice. Allez savoir pourquoi ! J'ai alors entrepris de passer aux nouvelles technologies. Internet ! Mais là aussi, j'ai vainement tapé le mot «cruche» sur tous mes moteurs de recherche, même sur celui de la future Fatia, rien ! Et finalement, la solution, l'éclair est venu de mon fils. 10 ans et déjà beaucoup de malice dans l'œil (contrairement à son papa). Il m'a conseillé de taper le mot cruche au pluriel, avec un S. Et là, eueeeeeek ! J'ai trouvé. Des milliers de cruches. Des millions de cruches. J'ai enfin pu comprendre l'importance de la cruche dans la stratégie passée, actuelle et future du Mouvement des générations libres. Les cruches sont l'essence même de cette ONG. Et je comprends mieux aujourd'hui que Mourad Sassi ait tant tenu à leur rendre hommage. Car que serait cette ONG qui nous menace déjà de se transformer en parti politique sans les... cruches ? Je fume du thé et je reste éveillé, le cauchemar continue.

H. L.

www.tacervellesarrete.blogspot.com